

*JOBIN : LE COURAGE DE MUER*

Par Sylvie Zaech

*Steak House*, nouvelle création de Gilles Jobin, a passé le test du retour au quotidien : après une rentrée tardive suivie, aux aurores, par des courses à la *Migros*, la pièce nous hante encore. C'est bien qu'il y a en elle matière à ressentir et à réfléchir.

Pour le ressenti, on sait que Jobin employait jusqu'alors un entêtement lent pour faire passer une émotion à la fois neutre et profonde. Son expression, du moins dans les pièces pour sa propre compagnie, c'était une danse lente et entrecoupée de sursauts d'énergie qui aurait pu se donner en boucle tant elle était cohérente. L'emploi du nu et le travail au sol étaient prépondérants. *Steak House* est une pièce complètement différente. Elle est rapide, habillée, verticale et éclatée. La danse y est rare et la chorégraphie des objets y est, en fin de compte, plus importante que celle des humains. La scénographie de Sylvie Kleiber est au centre de la création : deux parois aux murs tapissées (entre autres) d'étiquettes de tomates en boîtes, un mobilier de hard discounter, des seaux en plastique, des couvertures, les livres de poches usagés, des vieux vinyles. Bref, un univers étriqué aux couleurs acides dont le désespoir est aussi diffus qu'une maison de vacances humide.



Pourtant, l'œuvre avait commencé par une jolie scène d'intérieur et on pensait à un dimanche après-midi en famille. On avait bien remarqué qu'un des six interprètes n'essuyait que des gros couteaux, qu'un autre remettait fiévreusement ses livres en place, qu'un autre encore avait lancé une bille trop loin et qu'elle s'était échappée du périmètre

habité. Mais non, on se laissait bercer par la chaleur d'une guitare sèche et on constatait avec étonnement que Gilles Jobin faisait dans l'intimisme.

Grosse erreur ! Rien ne sera moins intime que *Steak House*. Les six danseurs vont s'y battre, se coller aux murs comme des limaces, disparaître comme les victimes de Pompéi sous des couvertures grises, s'exposer dans des poses lascives, se frotter aux meubles comme des chiens en chaleur. Tout cela sans le moindre espoir de communication et dans un climat de déménagement hystérique.



Pour la réflexion post-première, elle est à la fois désespérée et désespérante. Malgré une partie de danse pure et calme, *Steak House* est une pièce aux fractures multiples qui traduit un monde chaotique, bon marché, irrémédiablement vide et triste malgré l'abondance d'objets et le désordre sur scène. Elle relance avec toute la puissance de Jobin une interrogation de fond que le public se pose face à la création contemporaine : est-il vraiment besoin que nombre de créateurs nous placent systématiquement le nez

dans l'écuelle ? Nous sommes lucides, nous connaissons la vanité de notre existence. Faut-il nous la raconter à nouveau ? L'artiste n'est-il pas là pour traduire, sublimer, pour nous aider à surmonter ce constat d'échec ?



Ceci dit, en passant la caisse de la *Migros*, ce n'est pas à cela qu'on pensait mais à la présence habitée de la longue Niki Good, nouvelle et excellente recrue de Gilles Jobin. Et aussi à cette première scénique fascinante : le lancé du livre de poche. Et encore à cette ébauche de vie de famille que le chorégraphe a si sensiblement évoqué. On est naïf et on aimerait que le chorégraphe use toujours plus de ces moments simples où, sans pudeur, il est humain. Même s'il nous touche pour mieux nous bousculer ensuite.



Photos © Isabelle Meister